

# Texte, paratexte et lexique espagnol dans le *Voyage d'Espagne* (1736) de Guillaume Manier\*

Ignacio INARREA LAS HERAS

Departamento de Filologías Modernas  
Universidad de La Rioja  
ignacio.inarrea@unirioja.es

## RESUME

Le pèlerin français Guillaume Manier a voyagé en 1726 en Espagne, où il a surtout visité Saint-Jacques-de-Compostelle et Madrid. Dix ans plus tard, il a écrit deux textes sur cette expérience : un récit intitulé *Voyage d'Espagne* et un glossaire de mots espagnols et leurs équivalents en français. Le but du présent article est de montrer quel est le rapport qui unit ces deux productions écrites et aussi quelle en est la transcendance. Le fondement de cette relation serait l'abondant lexique espagnol qu'elles contiennent toutes les deux. À ce sujet, il faut partir de la considération selon laquelle la narration doit être identifiée comme un texte et le glossaire comme un paratexte. Ils s'enrichissent et se complètent, pour former une sorte d'unité destinée par son auteur à fournir des renseignements utiles à un futur lecteur et voyageur en Espagne.

**Mots-clés:** pèlerinage, voyage, Espagne, texte, paratexte, lexique espagnol, champ sémantique.

[Recibido, mayo 2012; aprobado, noviembre 2012]

## Text, paratext and Spanish vocabulary in *Voyage d'Espagne* (1736) by Guillaume Manier

## ABSTRACT

The French pilgrim Guillaume Manier travelled to Spain in 1726, where he mainly visited Santiago de Compostela and Madrid. Ten years later, he wrote two texts about that experience: a story called *Voyage d'Espagne* and a glossary of Spanish words with their French translation. The aim of this article is to show the relationship between these two written works and assess their transcendence. The fact that both of them share abundant Spanish words proves they are closely related. Our starting point is that a story can be identified as a text and a glossary as a paratext. Both complement and enrich each other and were conceived of as a single unity in order to provide useful information for future readers and travelers to Spain.

**Keywords:** pilgrimage, travel, Spain, text, paratext, Spanish vocabulary, semantic field.

---

\* Ce travail est lié au projet n° 2009/01 du programme FOMENTA de bourses pour des projets de recherche, intégré dans les Plans de La Rioja d'I+D+I. Convocation 2009. Gouvernement Autonome de La Rioja. Département de l'Éducation, de la Culture et du Sport.

## 1. Introduction

Le pèlerin français Guillaume Manier a fait en 1726 un voyage en Espagne à pied, pour visiter le sanctuaire de Saint-Jacques-de-Compostelle. Après avoir accompli cette aventure pieuse, qui inclut aussi la visite de la ville d'Oviedo et la cathédrale de Saint-Sauveur, il a poursuivi son trajet en territoire espagnol. Il a traversé la Galice et après il est arrivé à Madrid, où il a pu voir la famille royale et obtenir une permission pour réaliser postérieurement un pèlerinage à Rome. Finalement, il est revenu en France en traversant les Pyrénées par Roncevaux.

En 1736, Manier écrit deux textes où il reflète son séjour en Espagne. D'un côté, il raconte tout son périple (depuis son commencement dans le village picard de Carlepont, où il est né, jusqu'à son retour en France) dans un récit intitulé *Voyage d'Espagne*. Il s'agit sans doute de la production la plus importante, à cause de son étendue et de son caractère assez détaillé. D'un autre côté, Manier a élaboré un glossaire ayant pour titre « Rapport d'une partie de la langue espagnole ». Il se trouve juste après la narration, dans le manuscrit original. C'est une liste de 221 mots et expressions espagnols, accompagnés de leurs équivalents en français. Elle est disposée en deux colonnes en vis-à-vis, dont l'une correspond aux termes espagnols et l'autre aux mots français.

On peut donc affirmer qu'une même expérience de voyage a donné lieu à deux textes différents qui sont très étroitement liés, et non seulement à cause de leur origine commune. La présence du lexique espagnol est très importante dans ces deux productions. Cela est évident dans le cas du glossaire. Mais il faut signaler que le récit contient plus de 30 mots espagnols et plus de 300 toponymes correspondant à des localités de l'Espagne. Ils font tous partie du discours de la narration en langue française, où ils ont été pleinement intégrés, comme une espèce d'emprunts.

En plus, il faut signaler que tout le lexique espagnol contenu dans le *Voyage d'Espagne* et dans le glossaire a été transcrit par le pèlerin d'une façon vraiment particulière. De manière générale, Manier ne reproduit pas avec exactitude leur orthographe originale. Comme on pourra le constater après, il a plutôt essayé de représenter leur prononciation telle qu'il devait l'entendre, en se servant (du moins partiellement) de l'orthographe française<sup>1</sup>.

L'objectif du présent travail est de montrer quel est le rapport qui unit le récit et la liste du vocabulaire. Il s'agit de faire voir que cette relation dépasse le domaine du lexique et se situe à un niveau littéraire, thématique et même vital et que le possible lecteur de ces deux productions a une grande importance pour Manier. Il ne faut pas oublier que le *Voyage d'Espagne* n'est pas une œuvre de fiction, mais la narration d'un voyage. Donc, on doit croire qu'il raconte une aventure vraiment vécue par son auteur et que celui-ci a voulu la transmettre à d'autres voyageurs et pèlerins français qui, à l'avenir, voudraient visiter l'Espagne et, plus particulièrement, Compostelle.

## 2. Toponymes et lexique commun

Le lien fondamental qu'on peut voir entre ces deux écrits est celui qui s'établit, de manière générale et plus large, entre un texte (*Voyage d'Espagne*) et son paratexte (glossaire). Gérard Genette le définit comme

<sup>1</sup> Vid., à ce sujet, Manier (1890 : 154, n. 1) et Tamarit Vallés (2007 : 410-414).

... la relation [...] que, dans l'ensemble formé par une œuvre littéraire, le texte proprement dit entretient avec ce que l'on ne peut guère nommer que son *paratexte*: titre, sous-titre, intertitres; préfaces, postfaces, avertissements, avant-propos, etc.; notes marginales, infrapaginales, terminales; épigraphes, illustrations; prière d'insérer, bande, jaquette, et bien d'autres types de signaux accessoires, autographes ou allographes, qui procurent au texte un entourage (variable) et parfois un commentaire, officiel ou officieux, dont le lecteur le plus puriste et le moins porté à l'érudition externe ne peut pas toujours disposer aussi facilement qu'il le voudrait et le prétend. Je ne veux pas entamer ou déflorer ici l'étude, peut-être à venir, de ce champ de relations [...] qui est sans doute un des lieux privilégiés de la dimension pragmatique de l'œuvre, c'est à dire de son action sur le lecteur... (1982: 10).

On peut donc commencer à voir ici l'importance spéciale du lecteur dans le concept de paratexte et dans son utilisation. À ce sujet, Genette signale aussi que le paratexte est le « lieu privilégié d'une pragmatique et d'une stratégie, d'une action sur le public au service, bien ou mal compris et accompli, d'un meilleur accueil du texte et d'une lecture plus pertinente » (1987 : 8). En ce qui concerne le glossaire de Manier, le baron de Bonnault d'Houët, responsable de la première édition de l'œuvre de ce pèlerin, a correctement affirmé que cet auteur l'a préparé et proposé « à l'usage des voyageurs de sa condition » (Manier, 1890 : 154, n. 1). Donc, ce pèlerin a dû penser à un public hypothétique, quand il l'a rédigé. Mais ce serait une erreur de vouloir le dissocier complètement du récit. Certes, ce vocabulaire pourrait bien être utilisé par d'autres personnes comme une sorte de dictionnaire pratique, au cours d'un voyage en Espagne. Et il ne leur faudrait pas se servir du récit. Mais la lecture du *Voyage d'Espagne* est indispensable pour une compréhension complète et correcte du glossaire. Inversement, la lecture du vocabulaire enrichirait une révision postérieure de la narration. C'est ici qu'il faudrait situer l'existence d'un désir, de la part de Manier, de s'adresser à un type concret de lecteur, qu'on pourrait identifier comme lecteur institué. Celui-ci est « l'instance qu'implique l'énonciation même du texte dès lors que ce dernier relève de tel ou tel genre, ou plus, largement, se déploie sur tels ou tels registres » (Maingueneau, 2001 : 30). L'ensemble formé par la narration et le glossaire constitue (en quelque sorte) le récit complet du voyage de Manier, écrit dans un style simple et maladroit, qui contient une quantité remarquable de mots espagnols. Par conséquent, il suppose un lecteur institué<sup>2</sup> semblable à son auteur: français, avec un niveau culturel et économique modeste et qui ait l'inquiétude et le désir de voyager en Espagne. Ce lecteur pourrait bénéficier des renseignements donnés par Manier.

On peut affirmer que le vocabulaire français-espagnol de Manier *opère* avec le *Voyage d'Espagne* les deux transformations quantitatives du texte proposées par Genette :

Un texte, littéraire ou non, peut subir deux types antithétiques de transformation que je qualifierai, provisoirement, de *purement quantitative*, et donc a priori purement formelle et sans incidence thématique. Ces deux opérations consistent l'une à l'abrégé – nous la baptiserons *réduction* –, l'autre à l'étendre : nous l'appellerons *augmentation* (1982 : 321).

Ces deux *changements* du récit se réalisent à partir de la distinction qu'on peut faire, dans l'ensemble des mots espagnols présents dans le récit et dans le glossaire,

<sup>2</sup> Vid., à ce sujet, Maingueneau (2001 : 30-31).

entre les toponymes et les mots appartenant au lexique commun. Comme on l'a déjà dit, le *Voyage d'Espagne* contient plus de 300 noms de lieux espagnols et plus d'une trentaine de mots communs. Par contre, dans le vocabulaire (221 mots) on ne trouve que quatre toponymes. Comment expliquer ces différences entre texte et paratexte ? D'un côté, il faut tenir compte de ce que tout récit de voyage, quelle que soit l'époque à laquelle il a été écrit, reproduit toujours un itinéraire. Celui-ci est sans doute l'élément qui articule l'ensemble de l'œuvre. À ce propos, Jean Richard signale, en rapport avec les livres de voyages médiévaux :

Le premier élément qu'ils [les auteurs de ces productions] fournissent est évidemment la définition des itinéraires. Que ce soit dans un guide de pèlerinage ou dans un récit émanant d'un pèlerin qui se propose d'éclairer ceux qui viendront après lui, dans un manuel destiné aux marchands, dans la narration d'un voyage, l'auteur énumère soigneusement et dans l'ordre les points notables de sa pérégrination, souvent en indiquant la distance qui les sépare les uns des autres" (1981: 63)<sup>3</sup>.

Par conséquent, le livre de Manier présente une quantité très remarquable de toponymes espagnols qui jalonnent tout son parcours. Ce pèlerin se montre dans son récit très méticuleux, puisqu'il ne manque pas de noter les noms de tous les endroits où il passe. Bonnault d'Houët le souligne avec admiration :

... au cours d'un voyage de quatre mois, il avait pris soin de noter chaque jour tous les endroits par lesquels il passait : les bourgs, les villages, jusqu'aux moindres hameaux. Il n'aurait pu trouver dans aucun guide un itinéraire aussi détaillé. Il n'en existe pas de pareil, même aujourd'hui [en 1890]. [...] ... il suffit d'avoir voyagé, même plus confortablement que ce pèlerin, pour savoir qu'a de méritoire un journal aussi fidèlement tenu, jour par jour, heure par heure (Manier, 1890: XXVI).

Donc, on a lieu de croire que Manier est un homme avec un esprit curieux, avide de nouvelles connaissances. Mais on pourrait aussi penser qu'il a également une intention informative, par rapport à ses possibles (et futurs) lecteurs. Il présenterait un itinéraire très minutieux, parce qu'il aurait le désir de renseigner de la manière la plus efficace possible d'autres voyageurs et pèlerins qui pourraient bien profiter de son expérience. On peut montrer, à titre d'exemple, une partie de l'itinéraire parcouru par Manier dans les territoires de León et de Galice, en direction de Compostelle :

Le 26 [octobre 1726], à Villefranque [*Villafranca del Bierzo*], petite ville, où nous avons été fort bien couchés à l'hôpital. Cette ville est environnée de montagnes.

Le 27, avant partir, nous ont donné du pain et de *calde* [*caldo*] ou du bouillon. Ensuite sommes allés à Perecq [*Perex*] ; à Vaccalelle [*Valcárce*] ; à Portelle [la Portella de Varcárce] ; à Embassmesstre [*Ambasmestas*] ; à la Besgues [*la Vega de Valcárce*] ; à Roytalant [Ruitelain] ; à la Cararie [*las Herrerias*], où nous avons couché.

Le 28, à Liamas [Lamas] ; à Falnouun [*La Faba*] ; à la Lagoune [*Laguna*] ; à Sesbraire [*Cebrero*] ; à Lignard [*Liñares*] ; à l'Hôpital de la Comtesse, où les maisons sont couvertes de chaume relié, de distance à autre, comme des cerceaux sur le toit. De là, sommes

<sup>3</sup> Vid. aussi, à ce propos, Pérez Priego (1984 : 220).

allés à la Marciespadormelle [*Padornelo*] ; à Fomfiet [Fonfria], où nous avons couché (Manier, 1890: 69)<sup>4</sup>.

De cette manière, son *Voyage d'Espagne* ne serait pas seulement une narration de son aventure personnelle, mais aussi un guide conçu avec un but pratique. Dans ce sens, le récit et le glossaire auraient la même finalité. Cela expliquerait aussi que le vocabulaire ne contienne que quatre toponymes espagnols, possiblement à titre de simple curiosité : *Astouriass*, *Panpelonna*, *Madril* et *Segovia* (vid. Manier, 1890 : 156). La valeur informative de ce type de mots n'existe vraiment que quand ils font partie de l'itinéraire et qu'ils sont insérés dans le contexte constitué par la narration. Il faut donc qu'ils apparaissent dans la géographie reproduite par le récit de Manier, et non pas dans une simple liste de mots.

D'un autre côté, on ne doit pas oublier (même si c'est quelque chose d'évident) que le *Voyage d'Espagne* est une œuvre écrite en français par un pèlerin qui ne connaît pas en profondeur l'espagnol. En fait, son apprentissage de cette langue va se produire peu à peu, tout au long de son voyage en Espagne. On peut bien le constater si l'on fait la comparaison entre le moment de son entrée dans la Péninsule et le difficile épisode vécu à Arguedas (Navarre), peu de temps avant de rentrer en France. Le 6 octobre 1726, Manier fait à Irun sa première expérience commerciale, mais il a du mal à se communiquer. Il ne parle ni espagnol ni basque et il est obligé de faire de la mimique :

Mais notre plus grand embarras, c'est d'avoir perdu tout à coup l'usage de la langue française et d'entendre pas parler, même espagnol, mais biscayen, langue plus difficile que l'alemant. Nous fûmes obligés de demander notre nécessaire par signes, comme des muets. (Manier, 1890 : 48)

Quelques mois plus tard, le 19 décembre 1726, il rencontre à Arguedas quatre payans. Il est capable d'avoir avec eux un court dialogue en espagnol, avant d'être attaqué par l'un d'eux avec l'intention de le voler. Manier en fournit lui-même la traduction en français :

Lorsqu'ils m'eurent joint, ils m'ont demandé en leur langue :

« *Seignor pelegrino, eyoste esto francise ?* » « *Monsieur le pèlerin, êtes-vous françois ?* »

- « *Non, Seignor.* »

« *Non, Monsieur.* »

- « *Douquel tiere eyoste ?* »

« *De quel pays êtes-vous ?* »

- « *Seignor, eyo sou savoyart.* »

« *Monsieur, je suis savoyard.* »

<sup>4</sup> Manier n'était pas un homme très cultivé et il le démontre par son style. Les fautes et les erreurs dans son discours en français sont fréquentes. Bonnault d'Houët le fait remarquer, mais il n'a pas voulu faire trop de corrections dans son édition du récit. Il a tenu à respecter sa fraîcheur originelle : « J'a pu corriger l'orthographe, parce qu'il n'y en avait aucune [...]. Je n'ai rien ajouté, rien retranché, sans l'indiquer expressément. Il eut été facile de faire un bout de toilette à cette œuvre d'un ignorant. La tentation était forte, mais après y avoir cédé une seule fois, comment s'arrêter et que serait devenu ce récit dont le trait dominant est la naïveté ? » (Manier, 1890 : XXXVIII).

Les indications entre crochets et en italique qui devaient servir à mieux identifier les toponymes écrits par Manier, ont été introduites par Bonnault d'Houët. On a voulu maintenir ces apports de l'éditeur, afin de montrer son remarquable travail d'amélioration du texte original. De toute façon, on peut bien voir qu'il a aussi commis des erreurs. On reproduit ici, avec leur orthographe actuelle, les toponymes de la citation qui ont été mal transcrits ou mal identifiés par Bonnault d'Houët. On le fait dans le même ordre où ils apparaissent dans le texte de Manier : Villafraña del Bierzo, Pereje, La Portela de Valcarce, Vega de Valcarce, Ruitelán, Las Hererías de Valcarce, La Laguna, El Cebrero, Fonfria. Il est probable que Manier ait identifié par erreur avec le nom *Vaccalelle* la localité de Trabadelo, située entre Pereje et La Portela de Valcarce.

- « *Se sont boyna cristiane.* »                      « *Ce sont de bons chrétiens.* »  
Cependant ils se disaient les uns aux autres, c'est un François.  
Ils me demandent :  
- « *Eyosté tingo el caraçq in calsonne ?* »                      « *Avez-vous de quoi en culotte ?* »  
(Manier, 1890 : 139-140)<sup>5</sup>.

En tout cas, le *Voyage d'Espagne* a été conçu pour des lecteurs français qui ne doivent pas non plus connaître l'espagnol. La traduction du dialogue le montre bien. C'est pourquoi le récit ne contient que quelque 40 mots communs en cette langue qui, en plus, sont souvent accompagnés de leur équivalent en français. Sans doute, ils l'enrichissent, et lui apportent un intérêt très particulier ; mais ils n'en constituent pas un élément vraiment indispensable. Par contre, et comme Bonnault d'Houët l'a signalé, le glossaire a été probablement préparé pour ces mêmes lecteurs ignorants de la langue espagnole qui pourraient avoir l'intention de traverser les Pyrénées. Il se compose d'un ensemble de termes qu'on peut bien qualifier de *spécialisés*. Si on les examine avec attention, on constate qu'ils sont tous en rapport (d'une manière ou d'une autre) avec différents aspects du voyage réalisé par Manier : les relations humaines, l'identification des personnes, l'identification des choses et des êtres inanimés en général, l'identification d'autres êtres vivants (plantes et animaux), la nourriture, les vêtements, l'argent, le temps. Bonnault d'Houët signale, à ce sujet : « En le reproduisant textuellement [le glossaire], j'ai voulu donner une idée exacte de son instruction [celle de Manier]. On en pourra déduire quels étaient ses besoins, ses préoccupations et ses goûts » (Manier, 1890 : 154, n. 1). Donc, ces mots renvoient à une expérience particulière, celle de Manier, qui serait possiblement utile à ces lecteurs-voyageurs hypothétiques et aurait ainsi une portée plus large. Ce lexique qui au sein du récit n'est presque qu'un ornement, devient comme élément constitutif du glossaire un renseignement d'une valeur indéniable.

De cette façon, on peut dire que le récit de Manier a été en quelque sorte l'objet d'une grande réduction dans le glossaire, en ce qui concerne son abondant vocabulaire toponymique espagnol. Inversement, ce même glossaire est en lui-même une énorme augmentation de la narration, dans son vocabulaire espagnol commun. En fait, il en constitue une espèce d'élargissement qui lui apporte plus de précision dans ces aspects du voyage de Manier dont on vient de parler. Ceux-ci pourraient être considérés comme des champs sémantiques dans lesquels on peut bien regrouper la plupart des mots de la liste et de la narration rédigées par le pèlerin :

Nous entendons par *champ sémantique* un ensemble de lexies qui se regroupent naturellement dans l'esprit du locuteur car leurs définitions partagent une composante de sens particulière, qui joue un rôle relativement important dans ces définitions. Cette composante de sens est appelée *composante identificatrice de champ* (Mel'cuk et guère 2007: 45).

### 3. Champs sémantiques du lexique commun

La fonction du glossaire comme complément du récit se constate de manière spécialement claire avec l'ensemble de mots et expressions qui sont en rapport avec la manière de s'adresser aux espagnols et à la politesse (relations humaines) :

---

<sup>5</sup> Le dialogue apparaît en italique dans l'édition de Bonnault d'Houët. On a préféré de maintenir ici ce caractère. La lecture de ce passage est ainsi plus aisée.

Bonjour.	Bonoss diess.
Bonsoire.	Bonn start. [...]
Ou alé vous.	Onde ba osté.
D'ou vené vous.	Donde bienn osté. [...]
En avé vous assé.	Eyo tingue bastante.
En voilà ascé.	Basstante.
Je vous remercie.	Bon provéche <sup>6</sup> .
Tien.	Tom.
Téné.	Tom ossté.
Choffé vous.	Calientar ossté.
Il fait froy.	Fague friou.
Je vous salue.	Stou salouge.
(Manier, 1890 : 156-157) <sup>7</sup> .	

Le *Voyage d'Espagne* ne contient qu'un seul dialogue en espagnol (celui qu'on a cité avant). La citation précédente nous permet de reconstruire, de façon imaginaire et partielle, les conversations que Manier aurait pu maintenir avec des les natifs espagnols au moment de faire un achat, d'arriver dans une auberge ou dans un hôpital, ou de poser une question. Donc, ces mots et expressions constituent une sorte d'extension pour la narration. Ils y ajoutent des éléments que Manier n'y a pas inclus sous la forme du discours direct. Il utilise plutôt le discours indirect, comme, par exemple, au moment de son arrivée à León, provenant des Asturies, et de sa rencontre d'un prêtre qui le conduit à l'hôpital de Saint-Antoine :

Étant par la grâce de Dieu arrivés dans la ville, ne comptant coucher qu'à l'abri de quelque maison, encore trop heureux, ne rencontrant pas une personne. Après avoir marché beaucoup, nous fimes rencontre d'un prêtre, qui était par bonheur un des administrateurs de l'hôpital Saint-Antoine, qui était justement celui que nous cherchions. Il nous a interrogés d'où nous venions. Après lui avoir dit, il nous a conduit chez lui, qui était l'hôpital, dont je viens de parler, où il nous fit coucher sur un lit de planches, entortillés de couvertes pourries, où nous avons fort bien reposé (Manier, 1890 : 115-116).

De la même façon, Manier ne se sert pas de mots en castillan pour identifier l'aspect physique des Espagnols. On peut bien le constater quand il fait remarquer son admiration et son plaisir à voir les femmes d'Irún :

Nous avons d'abord vu une quantité de filles et femmes revêtues chacune de si grande beauté, qu'il semblait être dans un lieu de délices, avec leurs cheveux en nattes, des corssets bleus ou rouges, faites au tour, des visages mignons au delà de ce que l'on peut imaginer. C'est pourquoi je peux dire que cette ville est partagée d'un aussi beau sexe, comme il s'en peut voir de toutes les villes de l'Europe et, au contraire, pour la laideur des hommes. Les femmes ont des manches à la marinière comme les hommes (Manier, 1890 : 47).

<sup>6</sup> L'erreur de traduction de Manier est ici évidente. *Bon provéche* ('buen provecho') équivalait plutôt à 'bon appétit'. Vid. Manier (1890 : 157, n. 2) et Tamarit Vallés (2007 : 414).

<sup>7</sup> Comme on l'a déjà dit, le récit de Manier est plein d'incorrections et de fautes de style et d'orthographe. On pourra bien constater dans le présent travail que les termes français du glossaire ne manquent pas non plus d'erreurs.

Cependant, le glossaire présente plusieurs expressions simples pour décrire la beauté des êtres humains :

Une belle personne.	On goape ningoune.
Une belle fille.	On goape smoutiatiou.
Un beau garçon.	On goape smoutiate.
Une belle femme.	On goape smouqueire.
Un bel homme.	On goape ombre.

(Manier, 1890 : 158-159).

On peut apprécier ici que Manier s'est intéressé, au cours de son voyage, à connaître des mots espagnols qui servent à exprimer l'attrait ou le charme physique. On peut également supposer, qu'il a commencé à le faire précisément à Irún. Le glossaire témoigne, comme le récit, de la curiosité de Manier, de son intérêt à noter tout ce qu'il voit et à connaître la langue espagnole<sup>8</sup>. Il complète le *Voyage d'Espagne*, puisqu'il permet aussi le lecteur d'imaginer des situations où Manier aurait pu apprendre ces expressions et les utiliser vraiment dans des conversations avec les natifs. La capacité d'observation de Manier se manifeste également dans le glossaire à un niveau plus élémentaire, par l'existence de mots qui servent à identifier, de manière générale, les personnes. Ils apparaissent dans la citation précédente :

Homme.	Ombre.
Femme.	Smouqueire.
Fille.	Smoutiatiou.
Garçon.	Smoutiate.

(Manier, 1890 : 157).

Les parties du corps humain ne sont pas ignorées par le pèlerin, dont le glossaire contient des mots et des expressions comme *manne (main)*, *manne dratche (main droite)*, *manne stierde (main gauche)* ou *caveche (tette)*.

Les noms propres sont évidemment très importants pour identifier les personnes, en Espagne comme partout. Manier en présente dans sa liste plusieurs exemples<sup>9</sup> : *Tiago (Jaque)*, *Dyouanne (Jean)*, *Antouna (Antoine)*, *Omigo (Dominique)*<sup>10</sup>.

Manier ne manque pas non plus d'inclure dans son vocabulaire de mots relatifs aux liens de parenté ou d'amitié, comme *amigo (amis)*, *filioi*<sup>11</sup> (*fils*), *charmanne (frere)*,

<sup>8</sup> Le glossaire montre aussi les erreurs de Manier dans son apprentissage de l'espagnol, puisqu'il a dû mal traduire le mot 'persona'. Probablement, il a considéré que ce terme a les mêmes significations que 'personne' en français, et qu'il peut être utilisé comme substantif et aussi comme pronom indéfini avec un sens négatif (équivalent à 'nadie'). Finalement, il l'a peut-être remplacé par *ningoune* ('ninguno'), en croyant que ce pronom indéfini est un substantif synonyme de 'persona'. Vid. Manier (1890 : 158).

<sup>9</sup> Les mots du lexique commun (français ou espagnols) qui apparaissent dans le présent travail entre guillemets anglais simples n'ont pas été tirés du récit ou du glossaire de Manier. Ceux qui proviennent de ces deux productions écrites et ne font pas partie d'une citation sont écrits en italique.

<sup>10</sup> Il paraît évident que Manier ignorait que 'Jacques' peut se traduire en espagnol par 'Santiago' et que celui-ci n'est pas seulement le nom d'un saint, mais aussi un nom propre de personne. Sans doute, il a dû croire erronément qu'il suffisait d'enlever à 'Santiago' sa première syllabe pour obtenir le nom de personne. Quant à *Omigo*, il a agi de la même façon, à partir de *Santomigo*, qui se trouve dans le récit comme transcription maladroite d'un nom de saint utilisé comme toponyme (Santo Domingo de la Calzada). Vid. Manier (1890 : 53 et 155, n. 1).



*padre (pere), madre (mere)*. La plupart de ces mots (en rapport avec les personnes, les parties du corps, la parenté, l'amitié, les noms propres) n'apparaît pas dans le *Voyage d'Espagne*.

Manier apprend aussi des mots en castillan relatifs au reste des êtres vivants : plantes et animaux. Ainsi, au cours de son trajet de retour en France, Manier passe par Arguedas, comme on l'a déjà signalé. Il y peut jouir, avant sa désagréable rencontre des paysans, des « ... bonnes herbes, principalement le *romul* [*romero*], que nous appelons romarin » (Manier, 1890 : 139). Ce même mot se trouve dans le glossaire, sous la forme *romule*. On y lit également *violettas amarillas* (*violette jaune*) ou *halhely* (*girofflé*). Quant aux noms d'animaux, le récit n'en contient pas, mais le vocabulaire inclut *gal* (*cocq*), *galino* (*poul*), *gatoss* (*chat*), *perro* (*chien*), *pombre* (*pigeon*).

Les objets, les êtres inanimés dans un sens très large, sont aussi l'objet de la curiosité de Manier. Les villes et ses bâtiments ont leur place dans le *Voyage d'Espagne*. Les mots en espagnol ne manquent pas dans les passages consacrés à leur description. On peut le constater quand il raconte sa visite de la cathédrale de Compostelle. Il y reproduit de manière très détaillée son intérieur, avec toutes ses chapelles. Il décrit deux images de l'apôtre saint Jacques situés au maître-autel :

Au-dessus du tabernacle, Saint-Jacques à hauteur d'homme, en argent doré, avec une *selavine* [*esclavina*] ou collet de même matière sur ses épaules [...]; le tout d'or et d'argent massifs, assis dans un fauteuil, le bourdon à la main, la tête nue. Au collet sont les armes de guerre : canon, fusil, tambour, épée, *esporton* [*espadon*]<sup>12</sup>; frange d'or au bas du collet. [...]

Sept ou huit pieds plus haut est comme un pupitre soutenu par quatre gros anges. Au-dessus et dans le milieu de ce pupitre, est représenté à grand personnage Saint-Jacques à cheval, appelé des Espagnols *Santiago*, la cavale dorée, qui de sa *mane stierdes* [...], sa main gauche, tient un étendard blanc, de la droite l'épée à la main, avec lesquels il chasse deux païens qu'il foule sous les pieds de son cheval (Manier, 1890: 79).

Mais c'est surtout dans le glossaire que l'on trouve une quantité considérable de mots qui nous permettent de nous faire une idée de l'intérêt de Manier à connaître suffisamment la langue espagnole pour identifier des endroits en général (*camine* [*chemain*], *lougard* [*vilage*], *sioudatte* [*ville*]); des bâtiments et des ouvrages (*eglesia* [*eglise*], *hospedal* [*hospitale*], *casse* [*maison*], *cobento* [*couvent*], *castelle* [*chateaux*], *pointe* [*pont*]), et aussi toutes sortes d'objets (*palle* [*batton*], *leigne* [*boy*]<sup>13</sup>, *violine* [*violon*], *spada* [*epee*], *bolotine* [*billet*], *carte* [*lettre*], *cosstiar* [*cuillere*], *conntche* [*coquil*], *eburneo peine* [*peigne d'ivoire*], *cepillo* [*warloppe de menuisier*], *rabell* [*violon*]<sup>14</sup>).

La nourriture est sans doute une question d'une importance majeure pour un voyageur, surtout s'il accomplit son itinéraire (comme Manier) dans des conditions matérielles plutôt modestes. Ce pèlerin parle constamment dans son récit de ce qu'on lui donne à manger dans les villes et les auberges espagnoles où il s'arrête. Il donne son

<sup>11</sup> On apprécie ici une possible confusion formelle de Manier entre 'hijo' et le mot français 'filleul' ('ahijado').

<sup>12</sup> *Esporton* ('esportón') signifie en espagnol 'grand cabas', qui n'a rien à voir avec le sens du texte cité ni avec la transcription (correcte, à notre avis) apportée par Bonnault d'Houët: *espadón* ('grande épée'). Donc, la forme écrite par Manier est tout à fait erronée et peut même confondre le lecteur.

<sup>13</sup> *Leigne* est une déformation de 'leña' (bois de chauffage). Donc, *boy* équivaut à 'bois'.

<sup>14</sup> *Rabell* se traduit en français par 'rebec'. La traduction proposée par Manier s'explique probablement par la forme de cet instrument, semblable à celle d'une vièle.

avis sur la qualité des plats qu'il a goûtés. Et il utilise parfois des mots de la langue espagnole. De cette manière, à l'hôpital où il loge à son arrivée à Burgos<sup>15</sup>, « à dîner, pour le premier, on nous a donné de la soupe et de la viande, plus que l'on n'en peut manger, avec une livre d'excellent pain blanc, une coartille ou chopine de bon vin » (Manier, 1890 : 60). On peut bien voir ici que *coartille* est le 'cuartillo', que Manier traduit correctement comme chopine, ancienne mesure de capacité qui contient la moitié d'un litre. Le pèlerin n'obtient pas seulement sa nourriture grâce à la charité dispensée dans les hôpitaux pour les pèlerins. Il doit aussi de temps en temps l'acheter, comme probablement à Tapia, village asturien : « Le 11 [novembre], à Saint-Thiedes [*Santa Gadea*]; à Tappe [*Tapia*], situé sur le bord de la mer, où j'ai drogué, où j'ai eu cinq sardines, dix œufs ou *goesve* [*huevos*]<sup>16</sup> et quatre à cinq livres de *panne* [*pan*] ou brouette<sup>17</sup> » (Manier, 1890 : 100). On peut bien supposer qu'il a dû utiliser les mots *goesve* et *panne* pour indiquer à un hypothétique commerçant ce qu'il voulait acquérir. Quelques semaines plus tôt, il a acheté à Irún du cidre, « à 4 sols *l'asombre* » (Manier 1890 : 48). *Assombre* est 'azumbre', mot espagnol qui désigne une mesure de capacité qui équivaut à deux litres. Le glossaire enrichit considérablement l'ensemble de mots espagnols relatifs à la nourriture et à l'acte de manger présents dans le récit :

Du bled.	Trigois. [...]
Gouuté.	A merenda.
A souppé.	A senart. [...]
Du vin.	Vino. [...]
De l'huile.	Holio. [...]
Un ongnon.	Savouille.
Du lart.	Tossine.
(Manier, 1890 : 154-156).	

Manier doit aussi acheter des vêtements nécessaires pour continuer son chemin, plus concrètement des souliers, « ... à Sars [*Sarria*], petite ville, (qui veut dire *Sars* [*Sastre*], tailleur<sup>18</sup>), située sur une haute éminence. J'y ai acheté des *sapattes* [*zapatos*] ou souliers, 6 réals de plate demi. Le réal 8 sols de France. C'était un mauvais cuir » (Manier, 1890 : 69-70). Le glossaire contient des mots relatifs à l'habillement qui se trouvent dans le *Voyage d'Espagne* (comme *sastre*, *sapatte* ou *calsonne*) et inclut d'autres termes qui en sont absents, comme *camisa* (*chemise*) ou *botonn* (*bouton*).

O a bien constaté que la nourriture et le vêtement sont deux champs sémantiques très proches dans ce récit du champ relatif à l'argent. Pour un voyageur d'un niveau social modeste comme Manier, l'économie personnelle a une importance capitale. Celle-ci constitue une préoccupation permanente pour lui. Cela expliquerait peut-être

<sup>15</sup> Il s'agit de l'Hôpital du Roi (Hospital del Rey). Vid., à ce propos, Vázquez de Parga, Lacarra et Uría Riu (1949, vol 2 : 190-191).

<sup>16</sup> Les mots espagnols qui sont intégrés dans le discours du récit de Manier apparaissent dans l'édition de Bonnault d'Houët en italique et souvent accompagnés par leur expression correcte dans cette même langue, mise entre crochets et aussi en italique, comme les toponymes qu'on a vus avant. On a voulu respecter aussi cette disposition de Bonnault d'Houët, pour la même raison.

<sup>17</sup> Bonnault d'Houët affirme, en rapport avec le mot 'brouette' : « ce mot, d'une origine évidemment germanique, est encore [en 1890] usité en Picardie pour signifier du pain » (Manier, 1890 : 100, n. 2).

<sup>18</sup> Cette traduction de 'Sarria' proposée par Manier est tout à fait erronée. Il a probablement confondu ce toponyme avec le mot 'sastre', qu'il introduit dans son récit postérieurement, quand il est à León : « Puis après, je fus chez un *sastre* ou tailleur, pour demander de l'ouvrage, pour voir seulement la méthode de leur ouvrage » (Manier, 1890 : 116).

que la présence de mots espagnols appartenant directement au domaine de la monnaie soit plus nombreuse dans le récit que dans le glossaire. Ils aideraient à mieux transmettre au lecteur que l'argent constitue un outil tout à fait indispensable pour entreprendre un voyage. Cela se voit dès le début du séjour de Manier en Espagne, où il fait allusion aux équivalences entre les monnaies française et espagnole au moment de payer les achats faits à Irún : « Pour payer, c'était encore pire : fallut passer à leur compte [celui des commerçants espagnols] et leur mettre l'argent à la main pour se payer. Il nous a coûté chacun 8 sols, qui font 4 réal de plate d'Espagne [*sic*] et 40 sols d'argent de France » (Manier, 1890 : 48). On vient de montrer ces équivalences, en rapport avec l'achat des souliers à Sarria<sup>19</sup>. Manier inclut dans son œuvre les mots *réal* ('real') et *plate* ('plata'), sans y ajouter leur traduction. Il faut tenir compte ici que 'réal', comme monnaie, n'a pas d'équivalent en français. Quant à 'plata', il est possible que Manier ait voulu éviter au lecteur une possible confusion en français entre les deux significations fondamentales du mot 'argent', qui s'expriment en espagnol au moyen de deux signifiants différents : 'plata' et 'dinero'. '4 réal d'argent d'Espagne' aurait peut-être été une expression peu claire en français, tenant compte qu'avant *réal de plate* l'auteur introduit 'argent' (dans le sens de 'dinero') et qu'après on lit l'expression *40 sols d'argent de France* (où 'argent' a le sens de 'plata'). Il inclut dans son glossaire le mot *dineire* ('dinero'), qui ne se trouve pas dans le *Voyage d'Espagne*, accompagné de son équivalent en français, *argent* (vid. Manier, 1890 : 155). Mais, à notre avis, c'est une précision plutôt insuffisante, puisqu'il aurait dû indiquer que le mot *argent* signifie aussi en espagnol le métal précieux. De cette manière, le lecteur aurait pu faire plus facilement (à l'aide du vocabulaire) la différence dans cette langue entre la monnaie (*réal*) et la matière dont elle faite (*plate*).

L'auteur inclut également dans son *Voyage d'Espagne* le mot *coarte* ou *cuarte*, c'est-à-dire 'cuarto'. C'est une autre monnaie espagnole, de moindre valeur que le

<sup>19</sup> Manier a entrepris son pèlerinage avec trois camarades. Donc, le prix total du cidre acheté était de 32 *sols*. Cependant, Manier laisse entendre au lecteur que 4 réaux équivalent à 32 *sols*, et juste après il signale que cette même quantité de réaux équivaut à 40 *sols*. Quand il raconte son achat des souliers à Sarria, il dit qu'un réal espagnol équivaut à 8 *sols* français. Peu de temps après avoir quitté Compostelle, Manier arrive au village galicien de Meira, « où nous fûmes chez un gentilhomme, qui nous a donné chacun une *escoudelle* [*escudilla*] de vin, du bouillon et du pain, et 4 réal de plate à un de nous, nommé La Couture, pour lui acheter des souliers. Cela fait en argent de France 36 sols » (Manier, 1890 : 98). Quand il est à Madrid, le pèlerin raconte que lui et ses camarades sont allés « porter une lettre à un nommé ..., frère de la femme d'un nommé Minet [...] qui est devenu panetier du roi d'Espagne. [...] Il a donné à un de nous deux ou trois réal de platte, qui valent vingt-quatre sols de France » (Manier, 1890 : 133). On peut voir que, d'après le récit de Manier, la valeur du réal espagnol varie par rapport au sol français. À ce sujet, Bonnault d'Houët signale : « Si le réal vaut 8 sols, 4 réaux ne peuvent en valoir 40. Mais cette contradiction est plus apparente que réelle. Plus loin, à la date du 7 novembre, Manier dira que 4 réaux valent 36 sols. Il faut tenir compte du change et aussi de ces édits de finance, si nombreux en France à cette époque, qui changeaient d'une année à l'autre la valeur des monnaies et réduisaient, en 1726, la valeur de la pièce de 20 sols à 18 » (Manier, 1890 : 48, n. 4). Le séjour de Manier en Espagne a duré à peu près trois mois (d'octobre à décembre 1726) et, pendant ce temps, il ne pouvait pas être vraiment au courant des changements de valeur de la monnaie française. Il est donc possible que ces variations en rapport avec l'équivalence entre le réal et le sol s'expliquent par des erreurs dans les notes prises par l'auteur pendant son voyage. Il se peut aussi qu'il ait inclus dans sa narration les équivalences en vigueur non pas seulement en 1726, mais aussi à des moments différents du processus de rédaction du *Voyage d'Espagne*. Celui-ci a été écrit (ou du moins achevé) en 1736. Il est parfaitement possible que la valeur du sol ait changé au cours de dix ans. Manier aurait peut-être voulu apporter des données plus actualisées à un possible lecteur et voyageur.

réal<sup>20</sup>. Il est curieux de constater que, dans le récit de Manier, l'utilisation du 'cuarto' apparaît associée à certaines activités qu'on pourrait qualifier comme modestes, sous un point de vue économique. L'aumône, importante ressource pour ce pèlerin (liée aussi à la pitié religieuse) en est une. Manier la pratique dans plusieurs villes espagnoles, comme Compostelle : « En sortant de là [de la cathédrale], nos fûmes à l'archevêché où l'aumônier de l'évêque ou l'archevêque nous a donné chacun une *coartes* [*cuarto*], 2 liards » (Manier, 1890 : 76) ; Oviedo : « L'évêque du lieu donne à chaque pèlerin 2 *cuartes* » (Manier, 1890 : 112) ; ou Madrid :

Le même jour, sur les deux ou trois heures après midi, le roi a sorti du château et de la ville pour aller à la chasse. Quelque quart d'heure avant, son aumônier, fait distribuer à chaque Français 4 *coartes*, qui valent 2 sols de France. Ensuite celui du prince des Asturies donne 2 *coartes*... (Manier, 1890 : 123-124).

D'autres activités sont l'achat d'articles religieux ou en rapport avec l'activité du pèlerinage, comme les chapelets : « Le 18 [novembre, à Oviedo], fûmes faire toucher nos chapelets aux saintes reliques : un entre autres, de cuivre, joliment fait, que j'avais acheté 13 *cuartes*, qui valent 6 sols et 6 deniers ; avec un autre petit, de bois rouge, d'une beauté peu commune... » (Manier, 1890 : 112) ; ou les certificats de pèlerinage qu'on obtient à Compostelle : « Ensuite est la chapelle Saint-Louis [...], appelée la chapelle du roi de France, où tous le pèlerins communient et reçoivent leur certificat de voyage de St-Jacques, qui vous coûte avec le billet de confession 4 *coartes* qui valent 2 sols de France » (Manier, 1890 : 83). Il faut également mentionner le paiement pour le passage en barque de la ria de Ribadeo, entre Galice et les Asturies : « Cette ville est sur le bord de la mer, un des endroits les plus périlleux et à craindre de toute l'Espangnes [*sic*]. Il coûte 2 *cuartes*, qui valent un sol, pour le passage » (Manier, 1890 : 99) ; et l'acquisition à Oviedo de certaines pierres auxquelles la superstition populaire attribue des propriétés curatives :

... nous fûmes coucher à l'hôpital<sup>21</sup>, où j'ai trouvé un pèlerin de la Biscaye, avec qui j'ai troqué un livre espagnol pour un autre, moyennant trois pierres qu'il m'a données de retour, savoir : deux grosses de Croix, une d'agate bonne pour le mal de tête, la mettant dans un linge sur la tête. Plus, j'ai acheté à un autre pèlerin six ou sept douzaines d'autres pierres de Croix pour 5 ou 6 *cuartes* [*quartos*], dont l'un vaut 2 liards de France (Manier, 1890 : 110).

Une autre monnaie espagnole utilisée par Manier est l'*ochavo*<sup>22</sup>, qui a une valeur égale à la moitié du 'cuarto'. Il en parle au moment du récit où il raconte son passage par le tunnel de Saint-Adrien, en Guipúzcoa : « Nous sommes arrivés à l'Aret, où nous avons couché pour chacun 2 *chaves* [*ochavos*] qui valent un sol » (Manier, 1890 : 51).

En plus, quand il est à Pampelune, il parle du 'maravedí' : « La monnaie de cette ville capitale de l'ancien royaume de Navarre se nomme marabilisse [*maravedis*] [...], qui sont à quatre côtés tout petits et il en faut quatre pour un sol de France. Il y en a de

<sup>20</sup> On définit le 'cuarto' comme « moneda de cobre primitivamente de vellón acuñada durante los siglos XV al XIX. Valía 4 maravedís. El medio cuartillo es el ochavo o 2 maravedís » (Cayón, Cayón et Cayón, 1998 : 401).

<sup>21</sup> Il s'agit, sans doute, de l'hôpital de San Juan. Vid., à ce propos, Vázquez de Parga, Lacarra et Uría Riu (1949, vol 2 : 478-479).

<sup>22</sup> Quant à la définition d'*ochavo*, vid. *supra*, n. 20.

plus grands à six côtés avec un F par un côté et une marelle de l'autre<sup>23</sup> » (Manier, 1890 : 142-143). Le 'maravedí' n'as pas été une monnaie exclusive de la Navarre (vid. Cayón, Cayón et Cayón, 1998 : 188 et 402). Manier parle en réalité d'une monnaie navarraise appelée 'cornado de Navarra', qu'on définit comme : « moneda de vellón de Navarra que valía medio maravedí » (Cayón, Cayón et Cayón, 1998 : 401)<sup>24</sup>. Il faut signaler que Pampelune avait à l'époque son propre hôtel de la Monnaie.

On observe que la plupart des monnaies utilisées ou connues par Manier n'ont pas une très haute valeur. Ce sont celles qui sont à la portée de sa modeste capacité économique. Donc, il les mentionne plus fréquemment dans son récit. Par contre le réal d'argent n'y apparaît que quatre fois : il s'en sert pour acheter du cidre et des souliers (on l'a déjà vu) et, postérieurement, lui et ses camarades bénéficient à Meira et à Madrid de la générosité (sans doute exceptionnelle) de quelques personnes qui lui font l'aumône (vid. *supra*, n. 19).

De toute façon, le glossaire contient quelques mots et expressions liés à ce qu'on pourrait appeler le monde du commerce : *compart (achetée)*, *mass baratte (bon marché)*. Il y a aussi la phrase *pague eyo oy (payé moy aujourd'hui)*, qui permet d'imaginer une situation où un commerçant demande à un client (peut-être Manier lui-même) d'être payé.

L'habitude *économico-religieuse* de l'aumône est identifiée par Manier en espagnol. Il le fait plusieurs fois dans son récit, à León : « Le 23 [novembre], fûmes à l'évêché chercher la *limogene [limosna]*, que l'évêque fait, c'est-à-dire l'aumône » (Manier, 1890 : 116) ; à Madrid : « ... nous fûmes chez le vicaire général, qui nous donna [...] une permission pour huit jours dans la ville de *pedir limosna*, le tout écrit en abrégé, en espagnol » (Manier, 1890 : 128) ; et à Ágreda, près de Soria : « ... fûmes au couvent de Saint-François *pider la limogne* » (Manier, 1890 : 138). Dans le glossaire on ne trouve que *pidere (demandé)* et *limozenne (l'aumonne)* (vid. Manier, 1890 : 158).

La situation dans le temps des événements vécus et des choses et personnes vues est vraiment très importante pour Manier, comme pèlerin et comme écrivain. En fait, il a bien noté en français, tout au long de son parcours, les dates (le jour et le mois) qui correspondent à chacun des jours du voyage. Il organise de cette manière toute la matière de son histoire, du début à la fin. Cette préoccupation de Manier pour le temps, comme repère et aussi comme réalité susceptible d'être mesurée, se remarque clairement dans une partie du lexique espagnol inclus dans le glossaire. Manier y a écrit les jours de la semaine :

Lundy.  
Mardy.  
Mercredy.  
Jeudy.  
Vendredy.

Louny.  
Mard.  
Mircolet.  
Coevest.  
Biernet.

<sup>23</sup> En rapport avec ces descriptions de ces monnaies navarraises, vid. Calicó, Calicó et Trigo (1998 : 424).

<sup>24</sup> Adrien Lavergne inclut à la fin de son livre intitulé *Les Chemins de Saint-Jacques en Gascogne* une lettre de Léonce Couture. Cet érudit y parle d'une plaquette destinée aux pèlerins de Compostelle, *Le Chemin de Tolose a Sainct Jacques, de Compostelle en Galice*, éditée en 1650. Elle contient, parmi d'autres choses, la partie française d'un itinéraire qui commence à Toulouse et finit à Roncevaux. On peut en lire les noms des étapes et la distance entre elles, mesurée en lieues. À Saint-Jean-de-Pied-de-Port, le texte indique le besoin de faire le change de monnaie. On y mentionne les 'cornados de Navarra' : « d'icy en avant les petites vaquettes de Beam, ne valent plus. Coronats de Navarre, valent les quatre un liard. Les deux coronats valent un marbesi [maravedis] » (1887 : 74).

Samedy.  
Dimanche  
(Manier, 1890 : 154).

Saouaou.  
Omingue.

Mais il y a aussi d'autres mots, expressions et phrases avec une signification relative, de manière plus ou moins évidente, au temps : *bamouse (alons)*, *presto (vite)*, *hort (heur)*<sup>25</sup>, *diesse (jour)*, *notche (nuit)*, *oy (aujourd'hui)*, *a la magnanne (demain)*, *quei ora ess (quel heur et il)*, *andard presto (alé, ou marchy vitte)*. Aucun de ces exemples n'apparaît dans le *Voyage d'Espagne*. Grâce à eux, il n'est pas difficile de reconstruire de façon imaginaire des situations concrètes qui ne sont pas reproduites dans cette œuvre et où Manier devrait probablement se communiquer en espagnol. Il les entendrait prononcer par des natifs et, peut-être, il les utiliserait à son tour pour demander l'heure, ou pour indiquer qu'il est pressé et qu'il doit partir. Le vocabulaire de Manier contient plusieurs adjectifs numériques cardinaux en espagnol qu'on ne trouve pas dans le récit. Ils y sont reproduits de manière ordonnée, de un à vingt. En voici quelques-uns :

Un.  
Deux.  
Trois.  
Quatre.  
Sinque.  
Douze.  
Traise  
Quatorze.  
(Manier, 1890 : 160-161).

Ouna.  
Dosse.  
Traise.  
Coatre.  
El chinque. [...]  
Dotche.  
Traidche.  
Coatordche.

On pourrait bien les considérer dans leur ensemble comme un champ sémantique, intimement lié au domaine de l'argent et à celui du temps. Il est ainsi possible d'imaginer les réponses des natifs à des questions posées par Manier sur le prix d'un produit, le jour du mois ou l'heure. La composante identificatrice de ce champ sémantique serait la quantité (d'argent, de produits achetés [cuartillos, azumbres, sardines, œufs, livres de pain, etc.] ou de temps [jours, heures]).

Le *Voyage d'Espagne* est fondamentalement un récit qui raconte un pèlerinage jusqu'à Compostelle. En plus, ce voyage est en quelque sorte la préparation d'un périple postérieur à Rome<sup>26</sup>. Cependant, l'aspect purement religieux n'est pas vraiment présent dans cette œuvre. On n'y parle pas du trajet vers Galice comme une aventure avec un sens spirituel. On n'y fait pas allusion à Dieu ou à saint Jacques comme des entités surnaturelles objet d'une dévotion profonde. Donc, Manier n'y exprime pas vraiment sa foi. Il n'y a pas un seul moment où celui-ci montre son émotion ou son dévouement comme croyant, à la manière (par exemple) de l'évêque arménien Martyr. Ce voyageur qui a parcouru l'Europe à la fin du XV<sup>e</sup> siècle disait, au moment de son arrivée à la cathédrale de Compostelle :

Je m'approchai de ce tombeau [celui de saint Jacques] : je l'adorai la face contre terre, et j'implorai la rémission de mes péchés, de ceux de mes père et mère, et de mes bienfai-

<sup>25</sup> Il s'agit du mot 'hora' ('heure').

<sup>26</sup> Pendant son séjour à Madrid, Manier obtint du nonce du pape en Espagne la patente qui lui permet d'aller en pèlerinage à Rome. Vid. Manier (1890 : 126-128 et 217-218).

teurs ; enfin j'accomplis, avec une grande effusion de larmes, ce qui était le désir de mon cœur (Mártir, 2009 : 76).

Il n'y a donc pas non plus dans cette narration de mots, en espagnol ou en français, qui reproduisent l'état d'âme de Manier comme pèlerin chrétien. Cependant, le glossaire contient quelques termes avec une claire signification religieuse : *Deoss* (Dieu), *San Pedro* (saint Pierre), *San Pauuelo* (saint Paul). On y trouve d'autres mots avec une signification complètement liée avec la religion : *cour* (curé), *pelegrino* (pèlerin) ; et même une expression de politesse en rapport avec Dieu : *Dios te remedio* (Dieu vous benisse). Mais c'est vraiment très peu de chose.

#### 4. Conclusions

Si l'on confronte le *Voyage d'Espagne* et le vocabulaire espagnol écrits par Manier, on fait une constatation fondamentale. Le récit constitue la base narrative, le reflet du vécu, de l'expérience réelle dans laquelle la plupart des mots (toponymes et lexique commun), expressions et phrases espagnols qui font partie du glossaire auraient bien pu être entendus, compris et employés par ce pèlerin.

Comme on l'a déjà avancé, cette histoire d'un pèlerinage est ordonnée (du point de vue temporel) par l'indication des dates correspondant à tous les jours de son aventure. Elles marquent la succession chronologique des événements. Mais le récit est également structuré (du point de vue spatial) par l'itinéraire décrit, qui est constitué à son tour par les noms des localités notés par Manier. Ceux-ci articulent la géographie du voyage. Cela implique que les toponymes constituent un élément essentiel du *Voyage d'Espagne*. Si l'on considère que le glossaire, par sa situation après le récit, est une espèce de postface, alors on comprend que Manier n'y ait inclus que quelques toponymes. Il faut tenir compte de ce que Genette signale à propos de ce type de paratexte : « placée en fin de livre et s'adressant à un lecteur non plus potentiel mais effectif [il a accompli la lecture du livre], la postface est pour lui plus logique et plus pertinente » (1987 : 220). La postface, en tant que commentaire ajouté à la fin d'un livre, peut enrichir la lecture qu'on a faite de celui-ci. Mais, dans le cas du *Voyage d'Espagne*, il est impossible que le glossaire apporte quelque chose, en rapport avec les villes et villages espagnols. Le récepteur du récit aura accès à leur connaissance au fur et à mesure qu'il avance dans sa lecture. Les toponymes constituent un élément indissociable de cette œuvre.

Cependant, en ce qui concerne la présence du lexique commun espagnol dans le *Voyage d'Espagne* et le glossaire, on peut affirmer qu'il existe entre l'un et l'autre, entre le texte et le paratexte, une relation très étroite, dont le fondement est une espèce de mouvement d'aller et de retour. D'un côté, le récit renvoie au glossaire, parce que celui-ci dit des choses que le *Voyage d'Espagne* ne dit pas : le lexique enrichit la narration, en donnant plus de précision aux expériences reproduites. On pourrait même dire qu'il raconte des situations absentes du récit. Celui-ci manque d'une préface qui puisse « retenir et guider le lecteur en lui expliquant pourquoi et comment il doit lire le texte » (Genette, 1987 : 220) et où Manier déclare quels sont les objectifs qu'il veut accomplir avec son œuvre. Dans ce sens, on peut bien penser que le glossaire exerce « une fonction curative ou correctrice » (Genette, 1987 : 220), par rapport à cette absence de préface. Les renseignements qu'il apporte complètent le récit et contribuent à montrer plus clairement que celui-ci a été conçu par Manier pour guider et aider un futur et hypothétique voyageur en Espagne.

D'un autre côté, le glossaire renvoie au récit, parce que celui-ci apporte l'expérience réelle du voyage, où il faut situer les mots du glossaire. Les champs sémantiques mentionnés seraient en quelque sorte constitués par des *tranches de vie* que l'on tire de l'histoire racontée par Manier. Celle-ci est l'arrière-plan vital qui justifie la valeur et l'utilité du vocabulaire. De cette façon, le *glossaire-postface* devient une préface spéciale, qui pourrait animer à la réalisation d'une deuxième lecture (améliorée et enrichie) du *Voyage d'Espagne*.

Donc, texte et paratexte se complètent mutuellement et constituent un tout qui doit fonctionner comme un outil informatif pour un type de lecteur institué qui ne serait peut-être pas très différent de Manier.

### 5. Références bibliographiques

- CALICÓ, Ferrán, CALICÓ, Xavier et TRIGO, Joaquín (1998) : *Las monedas españolas desde Fernando e Isabel a Juan Carlos I*. Barcelona: Xavier Calicó Estivill.
- CAYÓN, Adolfo, CAYÓN, Clemente et CAYÓN, Juan (1998) : *Las monedas españolas. Del tremis al euro*. Madrid: Juan R. Cayón.
- GENETTE, Gérard (1982) : *Palimpsestes. La littérature au second degré*. Paris: Seuil.
- GENETTE, Gérard (1987) : *Seuils*. Paris: Seuil.
- LAVERGNE, Adrien (1887) : *Les chemins de Saint-Jacques en Gascogne*. Bordeaux: P. Chollet.
- MAINGUENEAU, Dominique (2001) : *Pragmatique pour le discours littéraire*. Paris: Nathan.
- MANIER, Guillaume (1890) : *Pèlerinage d'un paysan picard à S<sup>t</sup> Jacques de Compostelle, au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle*. Baron de Bonnault d'Houët (éd.). Mondidier: Abel Radenez.
- MÁRTIR, obispo de Arzendjan (2009) : *Relato del obispo armenio Mártir (1489-1496)*. Version française d'Antoine-Jean Saint-Martin (1827) et version espagnole d'Emilia Gayangos de Riaño (1898). Ignacio Iñarrea Las Heras et Denise Péricard-Méa (éds.). Logroño : Universidad de La Rioja, Servicio de Publicaciones.
- MEL'CUK, Igor et MANIER, Alain (2007) : *Lexique actif du français. L'apprentissage du vocabulaire fondé sur 20.000 dérivations sémantiques et collocations du français*. Bruxelles: De Boeck.
- PÉREZ PRIEGO, Miguel Ángel (1984) : « Estudio literario de los libros de viajes medievales ». *Epos* 1 : 217-239.
- RICHARD, Jean de (1981) : *Les récits de voyages et de pèlerinages*. Turnhout : Brepols.
- TAMARIT VALLES, Inmaculada (2007) : « *Le pèlerinage d'un paysan picard à Saint-Jacques de Compostelle* de Guillaume Manier y la traducción de José García Mercadal, in *Literatura de viajes y traducción*. Francisco Lafarga, Pedro S. Méndez et Alfonso Saura (éds.), pp. 409-418. Granada : Comares.
- VÁZQUEZ DE PARGA, Luis, LACARRA, José M<sup>a</sup>. et URÍA RÍU, Juan (1949) : *Las peregrinaciones a Santiago de Compostela*. 3 vols. Madrid : Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1949